

ACTE 1

SCÈNE II

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.- Qu'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous ?

OCTAVE.- Ah, mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré ; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.- Comment ?

OCTAVE.- N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.- Non.

OCTAVE.- Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.- Hé bien, qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCTAVE.- Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.- Non.

OCTAVE.- Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.- À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler.

OCTAVE.- Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte, et mon père, s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.- Je sais cela.

OCTAVE.- Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères ; moi sous la conduite de Silvestre ; et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.- Oui, je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.- Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne [i] dont il devint amoureux.

SCAPIN.- Je sais cela encore.

OCTAVE.- Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle, et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.- Ah, ah.

OCTAVE.- Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était et cependant faite comme cela, elle brillait de mille attraits.

SILVESTRE.- Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante ; voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure ; point d'affaire. On lui dit que la fille est de famille honnête ; et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution ; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.- J'entends.

SILVESTRE.- Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui [5] avec la fille que le seigneur GÉronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

SCAPIN.- Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant alarmer.

SILVESTRE.- J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

SCÈNE IV

ARGANTE.- Ah, ah, vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.- Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.- Bonjour, Scapin, vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.- Vous vous portez bien, à ce que je vois ?

ARGANTE.- Assez bien. (À Silvestre.) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.- Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE.- Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.- Vous voulez quereller ?

ARGANTE.- Oui, je veux quereller.

SCAPIN.- Et qui, Monsieur ?

ARGANTE.- Ce maraud-là.

SCAPIN.- Pourquoi ?

ARGANTE.- Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.- J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.- Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ? Un fils qui se marie sans le consentement de son père ?

SCAPIN.- Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.- Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi, tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN.- Si fait, j'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites. Mais quoi, je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

ARGANTE.- Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN.- Que vouliez-vous qu'il fît ? Il lui rend des visites ; lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui la force à la main le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE.- L'habile fourbe que voilà !

ARGANTE.- C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.- Oui, Monsieur.

SCAPIN.- Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE.- Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.- Il faut, pour son honneur, et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde, que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.- Et je veux moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire. Je ferai annuler ce mariage ...

ACTE III

SCENE1

HYACINTHE.- Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.- Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

HYACINTHE.- À quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN.- De quoi diable te mets-tu en peine ?

HYACINTHE.- C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de t'attirer une venue [2] de coups de bâton.

SCAPIN.- Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

HYACINTHE.- Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.- Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté.

SCÈNE II

ARGANTE, SCAPIN.

ARGANTE.- Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN.- Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

ARGANTE.- Comment donc ?

SCAPIN.- À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

ARGANTE.- Moi ?

SCAPIN.- Oui.

ARGANTE.- Et qui ?

SCAPIN.- Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de faire rompre leur mariage l'a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles.

ARGANTE.- Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.- Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez.

Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.

ARGANTE, en tremblant.- Eh ?

SCAPIN, en revenant.- Non, non, non, ce n'est rien.

ARGANTE.- Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.- J'en imagine bien un ; mais je courrais risque moi, de me faire assommer.

ARGANTE.- Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.- Je le veux bien.

ARGANTE.- Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.- Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos [i] pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...

ARGANTE, croyant voir quelqu'un.- Ah !

SCAPIN.- Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer [3] en aucune façon. Je vous chargerai jusque dans votre maison.

ARGANTE.- L'invention est bonne.

SCAPIN.- La meilleure du monde. Vous allez voir. (À part.) Tu me payeras l'imposture.

ARGANTE.- Eh ?

SCAPIN.- Je dis que vos ennemis seront bien attrapés.

ARGANTE.- Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.- Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche.

-(**En contrefaisant sa voix.**) "Quoi ? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cet Argante, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est ?"

-(**À Géronte avec sa voix ordinaire.**) Ne branlez pas.

-(**Reprenant son ton contrefait.**) " jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre.

" (**À Géronte avec son ton naturel.**) Ne vous montrez pas. (**Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.**)

-"Oh, l'homme au sac !"

-Monsieur.

-"Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Argante [i] .

-Et pour quelle affaire, Monsieur ?

-"Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton."

-Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui.

-"Comment, tu mé traites, à moi [5] , avec cette hauteur ?"

-Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense.

-"Est-ce que tu es des amis dé cet Argante ?"

-Oui, Monsieur, j'en suis.

-"Ah ! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure." (**Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.**)

"Tiens. Boilà cé que jé té vaille pour lui."

-Ah, ah, ah ! Ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur !

-"Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias."

-Ah ! diable soit le Gascon ! Ah ! **En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.**

ARGANTE, **mettant la tête hors du sac.**- Ah, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.- Ah, Monsieurmes épaules me font un mal épouvantable.

ARGANTE.- Comment, c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.- Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

ARGANTE.- Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.- Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

ARGANTE.- Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN **lui remet la tête dans le sac.**- Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger.

- "Moi ne point troufair de tout le jour sti tiable de Argante ?"

-Cachez-vous bien.

- "Dites-moi un peu fous, monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Argante que moi cherchair ?"

-Non, Monsieur, je ne sais point où est Argante.

- "Dites-moi-le vous frenchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnair une douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine."

-Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est.

- "Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac."

-Point du tout, Monsieur.

- "Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac."

-Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien. Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Ce sont hardes qui m'appartiennent.

- "Montre-moi fous, te dis-je."

-Je n'en ferai rien.

- "Toi ne faire rien ?"

-Non.

- "Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi."

-Ahi, ahi, ahi ; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah.

- "Jusqu'au refoir : l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente."

ARGANTE, **sortant sa tête du sac.**- Ah ! je suis roué.

SCAPIN.- Ah ! je suis mort.

ARGANTE.- Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN, lui remettant sa tête dans le sac.- Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble.

- (**Il contrefait plusieurs personnes ensemble.**) "Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par Ici. À gauche. À droit. Nenni. Si fait."

-Cachez-vous bien.

- "Ah, camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître."

-Eh, Messieurs, doucement. (**Argante met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.**)

-J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître.

"Nous allons t'assommer."

Faites tout ce qu'il vous plaira.

Comme il est prêt de frapper, Argante sort du sac, et Scapin s'enfuit.

ARGANTE.- Ah infâme ! ah traître ! ah scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines.

